

Urgences



Louky Bersianik, Nicole Brossard, Louise Cotnoir, Louise Dupré, Gail Scott et France Théoret, *La théorie, un dimanche*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1988, 214 p.

Danielle Fournier

Numéro 21, novembre 1988

Bagatelles et crases

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025498ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025498ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fournier, D. (1988). Compte rendu de [Louky Bersianik, Nicole Brossard, Louise Cotnoir, Louise Dupré, Gail Scott et France Théoret, *La théorie, un dimanche*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1988, 214 p.] *Urgences*, (21), 106–108.
<https://doi.org/10.7202/025498ar>

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Live



Louky Bersianik, Nicole Brossard, Louise Cotnoir, Louise Dupré, Gail Scott et France Théoret: *La théorie, un dimanche*, Montréal, Ed. du Remue-ménage, 1988, 214 p.

Comment parler de **La théorie, un dimanche** sans entrer dans la foulée de lieux communs, des idées reçues/toutes faites, sans polariser ou binariser la pensée et donc la diminuer, le sujet-femme ou la sujète et le sujet-homme? Comment, en effet, ne faire ni l'éloge inutilement flatteur ou la remarque encore plus désobligeante? Comment parler, c'est-à-dire entrer dans ces six textes de théorie puis ces six autres textes de fiction, ces voix doubles, si c'est pour justifier une réflexion polémique et insolente où l'écriture des femmes aura encore tous les travers du féminin, si c'est pour confirmer cette gêne que nous avons, entre nous, sujets différents au et du féminin, et qui rend la démarche critique ambiguë mais aussi personnalisée?

Paradoxe: je ne sais comment parler, écrire et penser ce recueil. Paradoxe: suis-je une femme féministe, une femme et une féministe? Paradoxe: ai-je le droit - les textes me donnent-ils le droit - de continuer les réflexions tant théoriques que fictionnelles qui me sont données à lire? Paradoxe: de quelle génération, de quel groupe - au sens socio-politique - de femmes fais-je partie? Dois-je parler des textes dans leur successivité syntagmatique ou dans leur enchaînement paradigmatique? Première certitude: je suis en terrain glissant, «un rien» peut me faire échouer, et ma réflexion tournera à vide, rejoignant celles qui ont été publiées sur ce livre...

Malaise dans la civilisation, dirait Freud; La femme n'existe pas, répondrait Lacan; le sujet est-il un sexe ou plusieurs sexes? continuerait Irigaray...

Situation(s)!

On nous dit, dans l'avant-propos, que ces six femmes se sont rencontrées à Montréal, à tous les deux mois, **le dimanche**, pendant, semble-t-il, quelques années - du moins depuis 1983. Montréal: lieu de ces rencontres, de cet étrange, de ce livre. Certaines y habitent pour y être nées, d'autres y sont venues. En tout cas, elles seraient nées avant 1950. Est-ce important? J'oserais le croire en ce qui concerne le ton et la réplique: les femmes nées depuis 1950 ont-elles, depuis cette autre politique du désir, une autre analyse et une autre perspective? L'avenir de leurs écritures nous le dira.

Quoiqu'il en soit, ce livre est signe d'une époque: des revendications au passage du féminin (comme corps et comme concept) dans l'écriture, un féminin évidemment féministe comme **Loi** et comme **Mesure**. Qu'en est-il de mon corps?

D'une part, et nous le verrons plus spécifiquement, l'attaque contre Nepveu de Bersianik m'apparaît non seulement de mauvaise foi mais inutile. Qu'on conteste une critique, cela peut aller; qu'on conteste une critique en vertu de son sexe me semble douteux. D'autre part, Brossard, malgré l'intérêt certain de son écriture, arrive à faire sentir aux femmes non homosexuelles qu'elles sont «out»... Comment trouver une parole qui ne soit pas terroriste... qui accepte la différence?

Situation(s) parce que je ne suis pas arrivée à cerner mon malaise de lecture. Au pluriel parce que j'espérais y trouver plus une interrogation qu'une affirmation sèche. J'aime encore penser la différence sexuelle, le féminin: je ne crois pas ces lieux clos, encore moins fermés.

«C'est un livre où chacune signe un parcours, un questionnement, itinéraire de conscience que nous espérons partager avec vous comme une continuité et un devenir¹.»

C'est peut-être là que je peux m'inscrire et compter avec ma lecture, depuis un itinéraire différent. Je ne questionne pas le choix du groupe d'écrivaines: au contraire il apparaît assez «représentatif» des questionnements datés historiquement sur le féminisme, questionnements divers et qui se complètent d'une certaine manière, alors que le féminisme, du féminin à la différence sexuelle, n'est pas questionné: on y est féministe, politiquement; les textes servent quelque part la cause et font la cause.

Trop brièvement: Brossard continue ce mouvement qui semble la caractériser d'une certaine façon, du point de vue théorique: le féminisme lesbien, l'amour exclusivement entre femmes. Scott questionne le mythe de l'héroïne en rapport à la mère et aux textes-mères littéraires; elle montre comment ceux-ci sont liés aux mythes plus généraux que sont les mythes grecs. Bersianik pose la question - morale - de la critique, plus spécialement celle du critique mâle pour elle chauvin; je dois avouer que je n'ai pas saisi pourquoi elle s'acharne autant sur la critique et non sur la structuration du travail de critique. Dupré travaille et son texte et sa problématique autour des nouvelles représentations chez les jeunes filles par le biais de l'amour de la différence et surtout autour d'une pensée non harmonieuse mais harmonique. Cotnoir écrit femmes, sujète sociale et désirante. Théoret termine son voyage avec la mémoire grise, blanche et chargée noire, celle qui passe par le corps de l'adolescente pour se trouver là, la veille du «jour adulte».

Ce trop bref résumé des textes a le désavantage de ne pas tout dire; l'intelligence des textes a de ces sélections...! peut-être depuis ce qui l'a frappé... Tout ça pour dire ceci: l'immense richesse de ce livre tient à et dans ses différences. Autrement dit, et je ne le dis pas méchamment, on y trouve ce qu'on veut, peut-être pas ce qu'on y cherchait... D'autre part, et je me rends bien compte qu'il s'agit d'un jugement de valeur, les textes de fiction font état d'une très grande richesse littéraire: les femmes qui les ont écrits savent, et c'est trop peu dire, écrire.

Comment dire ou comment taire?

Les textes de Brossard et de Bersianik m'ont apparu violents, agressifs et amers. Au long de la lecture de ces deux textes, je me suis demandé si j'étais une femme, pire, si j'avais le droit de penser femme autrement qu'elles. Comment penser la différence sexuelle non seulement sur le champ de «la» bataille mais aussi sur le sentier de la guerre? Autrement dit, le meilleur est aux femmes, non au féminin qui me semble occulté et avoir été confiné à la féminité. Il y a aussi cette notion castrante de la bonne femme et de la mauvaise femme. Scott parle de ce mode de reconnaissance. Ce qu'elle dit de l'amour/haine de la mère et du frère nomme l'absence du père. C'est peut-être dans le texte littéraire qu'on le retrouve puisque c'est lui qui donne à écrire.

Je lis non seulement cet engouement pour des amours/amitiés femmes/féministes mais surtout que jamais n'est posée la terrible, insupportable et sans doute (maintenant?) ancienne question des jeux de pouvoir liés à la séduction du pouvoir. Cette dimension semble élaguée. Je tiens au singulier de la formule, j'y tiens parce que c'est justement «ça» que j'ai lu dans ces textes - quoique autrement chez Gail Scott -: la recherche du même/de la même, la nivellation des différences, quelque chose non pas de la haine mais du mépris. Être comme ou mourir; être pareille ou être rien. Comme s'il manquait du sens de l'humaine...

Bref j'ai été plus heurtée que questionnée ou interpellée par ce que proposaient les premiers textes et je me suis demandé, à mon tour, si «ce qui est incontournable dans le féminisme²» ce n'est pas justement de se plier, de se soumettre à la Cause des femmes, et de là se méprendre sur le **des** qui renvoie au multiple pour tomber dans la Cause, la Foi et la politique.

Je voudrais donc pouvoir répondre à certains énoncés qui me semblent tellement tournés vers le féminisme militant qu'ils oblitérent cette autre réalité qui pourrait être celle de l'inconscient et, si on veut, de l'inconscience des femmes. Quand on en parle, c'est pour le juger au profit de la lutte. De même pour la mère: elle est vue d'abord et peut-être exclusivement comme un non-sujet social. Mais être un non-sujet social pourrait être questionné: être rien, c'est encore être quelque chose. Par ailleurs, toute la question de la critique me semble soumise à l'a priori de (pour) l'objet critiqué en regard (contre) du sujet critiquant, d'autant plus si la critique n'est pas féministe.

Ai-je été plus marquée par les autres textes parce qu'ils répondent plus à ma pratique théorique? Est-ce un «préjugé favorable»? Il n'en demeure pas moins que le texte de Dupré est certainement celui qui est le plus osé, celui qui va le plus loin dans l'élaboration d'une théorique au féminin. Sans que son écriture soit totalisante - tout est dans tout... - elle arrive à distinguer des niveaux de questionnements sur le féminisme et à le questionner comme pensée. Elle ne fait pas avec mais dedans et sur. Cotnoir - et je ne sais pourquoi - parle en je; Dupré parlerait au je. Toute la problématique du féminisme passe, chez elle, par une vision biaisée - biaisée si je me laissais aller - **et** des femmes **et** des hommes. Peut-être parce qu'elle parle de l'image, qui est au moins double, elle s'aventure subversive dans le corps du texte. Théoret est d'un autre lieu, le sien lieu: nommer les choses, appréhender le monde. Depuis l'adolescente au corps flou à la femme au corps vierge, elle vogue et délire, et je veux que cela soit entendu dans tous les sens positifs, le rapport à la vie.

Peut-être est-ce la vie qui se nomme différemment dans les trois derniers textes. En tout cas, l'écriture est plus ouverte et plus réceptive à l'autre. C'est comme si la négation était moins forte et qu'à la place du non advient le nom, le nom de femme. De l'air sans doute dans ces textes heureusement différents. Et de l'amour aussi à moins que l'on ne soit pas ou plus ou moins dans la revendication et plus dans la préhension du féminin. Voilà c'est dit: qu'est-ce qu'une femme? l'est-on en vertu d'un sexe cliniquement, biologiquement femme? Comment peut-on penser la féminité, le féminin en dehors de la différence? Autre remarque: en français, c'est le féminin qui est marqué; le masculin est neutre. A la limite, qui n'est pas et n'a pas le bon sexe...?

J'aimerais que ce livre ait une suite mais par des femmes d'une autre génération. J'aimerais que ces textes trouvent une destinataire qui répondrait à la lettre d'amour qui lui est envoyée, aux cris de vie qui, quand même, traversent le livre, d'une couverture à l'autre. J'aimerais qu'il y ait une suite, que d'autres femmes prennent la parole, qu'elles prennent place. Je ne pense à personne mais à toutes. Finalement, comment écrire le dimanche?

Danielle Fournier

1. **La théorie, un dimanche**, p. 8

2. **Ibid.**, p. 8